



La République a laïcisé et vidé Saint-Denis de sa valeur symbolique

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE DESCLOS — PHOTOS OLIVIER ROLLER

PHILIPPE PLAGNIEUX enseigne l'histoire de l'art médiéval à Paris I Panthéon-Sorbonne et à l'École nationale des arts monumentaux du Moyen Âge occidental, il est l'auteur de *L'Art du Moyen Âge en France*, (Citadelles & Mazenod, 2010) et du guide *La Basilique-cathédrale de Saint-Denis* (Éd. du Patrimoine). Il a aussi participé à plusieurs ouvrages de référence sur Saint-Denis tels que *La Basilique de Saint-Denis*, avec J.M. Leniaud (Éd. du Patrimoine).

Nécropole des rois, classée monument historique, la cathédrale de Saint-Denis éclaire les rapports complexes entre la République et la royauté. Retour sur deux mille ans d'histoire avec le spécialiste Philippe Plagnieux.

Cahiers de Science & Vie : Durant plus de mille ans, de 639 à 1824, la plupart des rois de France se sont fait inhumer à Saint-Denis. Comment l'abbaye a-t-elle acquis ce statut ?

Philippe Plagnieux : Sa gloire est d'abord liée à saint Denis, le premier évêque de Paris, martyrisé et décapité par les Romains vers 250. Selon la légende, il aurait marché en portant sa tête dans ses mains de la colline de Montmartre jusqu'à son lieu de sépulture, qui porte depuis son nom. Une manière d'expliquer « rationnellement » comment ce martyr a été inhumé loin, à l'extérieur de la ville, contrairement aux usages de l'époque antique. Dès le IV^e siècle, la nécropole qui s'est formée autour du saint devient un lieu de dévotion pour les Francs. On y construit bientôt un monastère et une basilique, où l'aristocratie se fait enterrer *ad sanctos*, dans de luxueux sarcophages. Dagobert I^{er} est le premier souverain à y être inhumé, en 639. Mais c'est l'ambitieux abbé Suger, au XII^e siècle, qui scelle le destin de l'abbaye en œuvrant à sa reconstruction, selon les canons de l'architecture gothique naissante, et à son élévation au statut de nécropole royale unique. Désormais et durant près de mille ans, ce joyau de l'architecture médiévale abritera les tombeaux de presque tous les rois de France, des chefs-d'œuvre de l'art funéraire avec leurs gisants de marbre figés pour l'éternité. À côté des fastueuses cérémonies, organisées pour les funérailles royales, des cultes annexes s'y développent : lépreux et pèlerins de tous poils viennent y chercher guérison et miracles. Située sur l'axe commercial du nord de la France et réputée pour sa foire médiévale du Landit, la cité de Saint-Denis va en tirer une grande prospérité et un slogan resté fameux : « Montjoie ! Saint-Denis ! », du nom des calvaires bâtis pour le cortège funèbre de Saint Louis, sur la route de Paris à l'abbaye.

CSV : Comment l'abbaye royale de Saint-Denis a-t-elle traversé la Révolution ? N'est-ce pas une sorte de « miracle » qu'elle ait survécu ?

P.P. : Rappelons que les premiers actes de « vandalisme » commis sur l'abbaye furent le fait des moines eux-mêmes. Très tôt, certaines tombes de l'époque mérovingienne ont été pillées pour en prélever les bijoux et les objets précieux. Durant tout le Moyen Âge, les moines entretiennent

le bâtiment, mais pour le mettre au goût du jour, ils ne cessent d'ajouter ou d'enlever des éléments de décor. Une des pertes les plus dommageables fut le retrait, en 1771, des grandes statues-colonnes qui faisaient la gloire de la façade. Ensuite, à la Révolution, parce qu'elle incarne les fastes de la royauté, l'abbaye est littéralement saccagée : les tombeaux des rois et des reines sont vidés et retirés, les squelettes sont jetés dans un ossuaire à l'extérieur, les reliquaires et l'orfèvrerie sont fondus, le monument est dépouillé de ses vitraux et de son toit. On ne doit la sauvegarde des plus belles pièces qu'à Alexandre Lenoir, membre de la commission révolutionnaire des Monuments de France, qui les inventorie et les met à l'abri jusqu'en 1816. Alors qu'on songe à démolir le bâtiment, abandonné aux vents, des écrivains tel Chateaubriand se mobilisent pour le sauver et alertent Napoléon I^{er}... Rêvant d'enraciner sa dynastie dans l'histoire des rois de France, l'empereur lance un vaste programme de restauration de l'abbaye, où son tombeau doit occuper une place centrale. Les travaux se poursuivront jusqu'au Second Empire. Mais ironie de l'histoire : après sa mort à Sainte-Hélène, en 1821, Napoléon sera enterré aux Invalides, en tant que soldat et non comme souverain. Louis XVIII est le dernier roi inhumé à Saint-Denis, en 1824.

CSV : La restauration de l'abbaye au XIX^e siècle a, elle aussi, été agitée et controversée... En quoi les travaux ont-ils modifié son aspect ?

P.P. : Durant soixante-dix ans, de 1805 à 1875, des millions de francs vont être engloutis sur le chantier de Saint-Denis, où se succéderont cinq architectes. Le souci vient de ce qu'ils font et défont, sans parvenir à se mettre d'accord. Issu de la première génération d'architectes-restaurateurs après la Révolution, François Debret mène durant vingt-trois ans un travail de fond, scrupuleusement documenté et archivé. Il remplace les tombeaux ornés de gisants dans l'église et dans la crypte. Il contribue à la réfection des sculptures de la façade, à la recréation des vitraux et de la grande rosace, à la rénovation de la flèche. La tâche est colossale, mais les techniques médiévales sont alors mal connues et l'on a encore une vision assez créative du Moyen Âge ! Lors d'une tornade, en 1845, la nouvelle flèche est foudroyée. Debret la remet en place, mais l'ensemble de la tour nord est fragilisé. Contraint à démissionner, l'architecte est remplacé par le médiatique Viollet-le-Duc, qui n'aura de cesse de reprocher à ses prédécesseurs leurs approximations néo-médiévales et de débarrasser le monument de leurs ajouts décoratifs. C'est lui qui démonte définitivement la flèche et la tour nord de l'abbaye, amputée depuis d'une partie de sa gloire. Entretiens, celle-ci est redevenue une simple église paroissiale, classée monument historique en 1862.

CSV : Quels rapports la République entretient-elle avec l'abbaye, et par extension, avec la royauté qu'elle incarne ?

P.P. : Instaurée en 1875, la III^e République reste méfiante à l'égard de la royauté, elle veut oublier Saint-Denis. Pour cela, quoi de mieux que de la transformer en musée ? Dans cette nouvelle configuration, les tombeaux des rois continuent d'incarner la grandeur nationale, mais leurs gisants ne sont plus que des icônes du temps passé, des œuvres d'art, ils sont mis à distance. Une grille sépare l'espace du culte et



Invalides, Panthéon... Les funérailles nationales ont lieu dans des lieux plus consensuels

celui, désormais payant, ouvert aux visiteurs. Ainsi démonarchisée, laïcisée, « neutralisée », la nécropole des rois de France se vide de sa valeur symbolique. Les funérailles nationales se déplacent vers d'autres lieux parisiens, plus consensuels : les Invalides pour le « soldat » Napoléon, le Panthéon pour les hommes illustres, Notre-Dame de Paris pour les présidents. On perd au passage le concept de cimetière présidentiel. Au cours de ces événements de masse, la royauté est remplacée par la sainteté laïque. Étonnamment, un certain décorum monarchique accompagne encore ces cérémonies, savamment scénarisées et retransmises à la télévision dès 1970, pour la mort du général de Gaulle. Tout comme le succès des émissions historiques ou des films dédiés aux rois et aux reines, tels *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola ou la série *Versailles*, ce goût pour le faste de l'Ancien Régime éclaire le rapport ambigu qu'entretient la République avec la royauté. La France reste fascinée par une monarchie dont elle n'a pas envie qu'elle revienne !

CSV: Le xx^e siècle marginalise encore l'abbaye de Saint-Denis, située en banlieue, à l'écart de Paris... Comment ressort-elle peu à peu de l'ombre ?

P.P.: Au fil du xx^e siècle, la révolution industrielle transforme effectivement Saint-Denis en une petite ville de banlieue, agglomérée à d'anciens villages sans identité. La façade encrassée, noircie par les fumées des usines, l'abbaye perd son lien direct avec la Nation. On s'en méfie d'autant plus qu'elle a été restaurée dans le style néo-médiéval, qu'elle n'est plus « authentique ». Les fouilles menées dans la basilique de 1940 à 1960 apportent pourtant des découvertes majeures sur la période du Haut Moyen Âge. Ainsi, en 1959, l'archéologue Michel Fleury retrouve intact le sarcophage de la reine franque Arégonde, épouse de Clotaire I^{er}, avec ses vêtements et ses parures. C'est l'unique tombeau qui n'a pas été pillé ! Trois autres « temps forts » font ensuite évoluer la situation. En 1966, Saint-Denis devient un évêché, ce qui redonne du

prestige à son ancienne abbaye, désormais cathédrale. En 1973, le métro arrive au cœur de la ville. La municipalité communiste saisit l'occasion pour rénover les abords de l'abbaye et créer un centre d'archéologie aujourd'hui reconnu dans toute la France. Le vaste programme de fouilles engagé par l'État et la Ville éclaire l'évolution architecturale de l'abbaye et sa vie quotidienne au Moyen Âge à travers une multitude de vestiges (vaisselles, chaussures, squelettes de chevaux...). Peu à peu, les Dionysiens se réapproprient l'histoire de leur cité. En 1998 enfin, l'inauguration du Stade de France réattire l'attention du public sur Saint-Denis et son monument phare... Grâce à la restauration menée de 2012 à 2015 par la Direction des Affaires culturelles, la façade de l'abbaye-cathédrale de Saint-Denis a retrouvé aujourd'hui son éclat, sa blancheur calcaire, la magnificence de ses sculptures. Soulignons au passage le parti pris des architectes, qui sont revenus à son aspect du vrai XIX^e siècle plutôt que de créer un faux XII^e siècle !

CSV: À quelle place peut prétendre ce monument à l'histoire mouvementée dans le futur Grand Paris ?

P.P.: Rattachée au Centre des Monuments Historiques, la basilique de Saint-Denis multiplie aujourd'hui les initiatives pour attirer le public, avec des expositions de qualité, d'excellents parcours guidés, notamment pour les scolaires, des concerts de musique classique. Malgré ces efforts, elle n'accueille aujourd'hui que 140 000 visiteurs annuels, un chiffre faible au regard des records de Notre-Dame de Paris [13 millions d'entrées/an] ou de l'abbaye-nécropole royale de Westminster à Londres [1,8 million d'entrées/an]. Troisième ville d'Ile-de-France par le nombre d'habitants, Saint-Denis pâtit encore de sa position excentrée par rapport à Paris et de son image de banlieue déshéritée. Mais elle a bien des atouts pour redevenir à l'avenir un secteur prisé : son université, ses quartiers industriels réhabilités, sa future gare RER de Saint-Denis-Pleyel. Quant à la basilique, elle pourrait bien d'ici peu retrouver sa flèche médiévale grâce à un projet actuellement étudié par un comité scientifique gouvernemental. L'objectif ? La reconstruire « à l'ancienne » sur un chantier autofinancé grâce à son ouverture au public. Sur le même principe, les chantiers de Guédelon, un château fort dans l'Yonne, et de *L'Hermione*, la frégate qui servit à La Fayette à rallier les États-Unis en 1780, ont prouvé que ce type de montages financiers fonctionnent bien et passionnent le public. L'abbaye pourrait retrouver les faveurs des Français et l'allure qu'elle avait après sa rénovation au XIX^e siècle. Ce serait aussi un bel hommage à l'architecte François Debret, qui fut injustement décrié...

CSV: Un dernier rêve pour Saint-Denis ?

P.P.: Ce serait la création d'un musée de l'Œuvre près de la basilique ! D'innombrables vestiges ont été découverts lors des fouilles de Saint-Denis. Dispersés dans divers dépôts architecturaux, ils ne sont pas assez mis en valeur. Les regrouper en un même lieu, leur offrir les techniques de la muséographie d'aujourd'hui, permettrait de raconter au public toute la vie de l'abbaye au Moyen Âge...